

LOUIS MARSOLLEAU  
//

---

LE  
DERNIER MADRIGAL

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS



PARIS

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)

8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS

PALAIS-ROYAL

1898

Tous droits de traduction, de reproduction et d'analyse réservés  
pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Co

A Eugène Lintilhac

Avec mon affectueux respect

Léon Mogollean

# LE DERNIER MADRIGAL

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

*Représentée pour la première fois au « Théâtre Français »,  
le 6 juin 1898.*

**A JEAN DESTREM**

*Votre nom, mon cher ami, aurait pu être à côté du mien en tête de cette brochure. Ceci n'est donc point une dédicace, mais un affectueux constat de collaboration tacite.*

**L. M.**

## PERSONNAGES

CORNEILLE. . . . . MM. PAUL MOUNET.  
MOLIÈRE . . . . . BAILLET.  
ARMANDE BÉJART . M<sup>lle</sup> NANCY MARTEL.  
1<sup>er</sup> SEIGNEUR. . . . . MM. DEHELLY.  
2<sup>e</sup> SEIGNEUR. . . . . VEYRET.  
3<sup>e</sup> SEIGNEUR. . . . . ESQUIER.  
UN MOUSQUETAIRE. . . . . HAMEL.

*Seigneurs, Grimauds, Un valet du théâtre.*

# LE DERNIER MADRIGAL

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

---

La scène représente la loge d'Armande Béjart au théâtre de Molière, à l'issue d'une représentation du *Misanthrope*. Au moment où le rideau lève, Armande Béjart, qui vient de jouer Célimène, entre, suivie d'un cortège bruyant d'admirateurs-adorateurs. Des grands seigneurs, des grimauds. Elle porte la grande mante traditionnelle.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

ARMANDE, SEIGNEURS, UN MOUSQUETAIRE.

1<sup>er</sup> SEIGNEUR

Adorable !

2<sup>e</sup> SEIGNEUR

Divine !

UN MOUSQUETAIRE

Éblouissante !

3<sup>e</sup> SEIGNEUR

Exquise !

ARMANDE

Hé! là! messieurs!

*(Coquette et cabotine.)*

Alors? c'est bien?

1<sup>er</sup> SEIGNEUR

Une marquise!

LE MOUSQUETAIRE

Une reine!

1<sup>er</sup> SEIGNEUR

Une fée!

2<sup>e</sup> SEIGNEUR

Un prodige de l'art!

3<sup>e</sup> SEIGNEUR

Votre nom? est-ce Armande ou Charmante Béjart?

ARMANDE

Armande.

LE MOUSQUETAIRE

Que non pas! c'est Charmante!

TOUS

Charmante!

C'est Charmante!

ARMANDE, à un des seigneurs.

Monsieur le duc! prenez ma mante.

*(Elle offre ses épaules.)*

Là! doucement! sans la froisser.

1<sup>er</sup> SEIGNEUR, prenant le vêtement.

Pardon!

ARMANDE

Merci !

*(A tous.)*

Donc ! Célimène vous a plu, comme ceci ?

2<sup>e</sup> SEIGNEUR

Un délice !

ARMANDE

Qu'on doit à monsieur de Molière.

LE MOUSQUETAIRE

Ah ! fi ! l'étrange idée injuste et singulière !

Molière ! qu'a-t-il fait ? la pièce..., et voilà tout !

ARMANDE

Chut ! c'est lui...

## SCÈNE II

LES MÊMES, MOLIERE.

La porte qui s'est ouverte laisse passer Molière, préoccupé, le front courbé. Au moment où il entre, la foule des seigneurs se précipite vers lui. Saluts.

1<sup>er</sup> ET 3<sup>e</sup> SEIGNEURS

Cher monsieur !

MOLIERE. *Il salue.*

Messieurs ! bonsoir !

*(Il revient vers la porte restée entre-baillée et parle à quelqu'un à ses gages qu'on ne voit pas.)*

Surtout,

Qu'on pense à réveiller Quinault, et qu'on l'amène Ici, demain matin.

*(Pendant ce jeu de scène, tous les seigneurs, comme*

↓.

*pressés de prendre congé, se sont rapprochés d'Armande et lui font leurs au revoir. — Baise-mains, révérences, etc.)*

1<sup>er</sup> SEIGNEUR

Aimable Célimène,

Voici l'heure où s'impatiente mon cocher!

LE MOUSQUETAIRE

Et le roi nous attend pour son petit coucher!

3<sup>e</sup> SEIGNEUR

Comte, eh bien ?

3<sup>e</sup> SEIGNEUR

Je vous suis; Charmante!...

LE MOUSQUETAIRE

Toute belle!...

*(Les uns après les autres, à Molière qui est revenu au milieu du théâtre.)*

Monsieur!

Monsieur!

*(Molière s'incline devant les seigneurs qui sortent.)*

### SCÈNE III

MOLIÈRE, ARMANDE.

MOLIÈRE. *(Il remonte vers Armande qui est assise et s'évente avec grâce, avec un reste de sourire aux lèvres.)*

Pardieu! la noble ribambelle!

Que de rubans! de nœuds d'épée et de galons!

Ces blondins ont tourné bien vite les talons!

Ma présence chez moi les offense peut-être...

ARMANDE BÉJART

Vous êtes furieux, monsieur ?

MOLIÈRE

J'ai droit de l'être,

Armande ! je vous aime et vous le savez trop !

Vous m'êtes un folâtre et très joli bourreau.

Sans cesse, mon vieux cœur, trop las pour des revanches,

Saigne percé de coups d'épingle, en vos mains blanches.

Vous jouez avec mes douleurs et mes soucis,

Et vos yeux rient de voir se froncer mes sourcils !

Où ! ces mugnets de cour, ces mignons de couchette,

Ces vilains savonnés d'un titre qui s'achète,

Ces niais emplumés tout comme des oisons,

Et dont l'éclat tient aux couleurs de leurs blasons,

Et qui baisent vos doigts et qui prennent des poses,

Vous adressent des vers, des bijoux et des roses,

Ces gens-là, je les crains, je suis jaloux : c'est clair !

Vous recevez trop bien les galants du bel air,

Ma femme ! et je hais voir — me pique qui vous touche, —

Tous ces frelons dorés voler vers votre bouche !

ARMANDE

Vous divaguez !

MOLIÈRE

Je souffre. — Et puis...

ARMANDE

Et puis ?...

MOLIÈRE

Laissons

Cela. Je suis parfois peiné de vos façons.

Je vous l'ai dit. Passons. Je ne veux pas la guerre,  
 Armande! en tel combat je ne brillerais guère :  
 Je suis vaincu d'avance, étant le plus aimant.

ARMANDE

Qu'en savez-vous ?

MOLIÈRE, *très sérieux.*

Je vois la vie exactement.

Laissons cela. J'ai d'autres tracas. Je travaille  
 Depuis tantôt deux mois sans trouver rien qui vaille.  
 Le roi, vous le savez, m'a commandé *Psyché*.  
 J'y perds mon grec! *Psyché* m'assomme. J'ai cherché,  
 J'ai fouillé, j'ai traduit des textes et des gloses :  
 Rien! mon crâne est rebelle à ces apothéoses,  
 Ces nymphes, ces zéphirs, ces déesses, ces dieux.  
 Toute cette féerie illustre. Je n'ai d'yeux  
 Que pour l'humanité, certe sottie éternelle,  
 Que je raille et chéris d'une âme fraternelle.  
*Psyché*, l'Amour, *Vénus*, et *Jupin* et *Junon*,  
 Ce beau monde n'est pas le mien.

AMANDE, *ironique.*

Non ?

MOLIÈRE

Cent fois non !

Enfin! ce que le roi veut, il faut qu'on le fasse.  
 Je m'arrache du front des mots, j'écris, j'efface.  
 J'ai ma troupe à nourrir et nos feux à gagner !  
 Mais j'enrage de voir lourdement s'aligner  
 Mes pauvres vers gênés sous l'habit chimérique,  
 Et n'en déplaît au roi, je ne suis pas lyrique !

ARMANDE

D'autres le sont peut-être.

MOLIÈRE

Et vous les connaissez ?

ARMANDE

Certainement ! Il est encor des insensés  
Qui loin du terre-à-terre et fixant les étoiles,  
Appareillent vers l'Idéal à pleines voiles !

MOLIÈRE

Ouais !

ARMANDE

Ceux-là ne voient pas la vie, exactement.  
Mais ils trouvent le doux, le tendre et le charmant.  
Tenez !... j'ai là des vers...

*(Elle tire un papier de son corsage.)*

MOLIÈRE

Ce badinage, Armande !...

ARMANDE

Je ne badine point du tout. Je vous demande,  
— Bon ! ne me plissez pas vilainement vos yeux ! —  
Votre avis sur ce madrigal délicieux...

MOLIÈRE

Un madrigal ?

ARMANDE

Lyrique !

MOLIÈRE

Eh ! ce jeu m'exaspère !

Finissez !

ARMANDE

Ecoutez !

MOLIÈRE

Vous n'allez pas, j'espère,  
Ma femme ! m'entonner, de force, les morceaux  
Que cuisinent pour vous des faquins et des sots ?

ARMANDE

Hem ! je commence...

MOLIÈRE, *énervé et tambourinant des doigts  
sur la table.*

Hélas !

ARMANDE, *elle lit.*

*« Impromptu à Doris qui me reproche d'être jaloux. »*

*Je le suis ma Doris, de toute la nature.  
Les rayons du soleil vous baisent trop souvent,  
Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent :  
Dès qu'il les flatte, j'en murmure.  
L'air même que vous respirez  
Avec trop de plaisir passe par votre bouche,  
Votre habit de trop près vous touche,  
Et sitôt que vous soupirez,  
Je ne sais quoi qui m'effarouche  
Craint parmi vos soupirs des soupirs égarés.*

ARMANDE

Qu'en dites-vous ?

MOLIÈRE

Qu'en dire ?

Rien.

ARMANDE

Ces vers sont mauvais ?

MOLIÈRE. *Il arrache le papier des mains  
d'Armande.*

Ils sont mauvais.

ARMANDE, *moqueuse.*

Sans rire?

MOLIÈRE

Je ne suis pas d'humeur à me pouffer au nez.  
L'auteur de ce phébus, quel est-il ?

ARMANDE

Devinez !

MOLIÈRE

Eh ! qu'en sais-je ? Boursault ?

ARMANDE

Non.

MOLIÈRE

Baron ? Hauteroche ?

ARMANDE

Non.

MOLIÈRE

Montfleury ?

ARMANDE

Tarare.

MOLIÈRE

Et puis non ! Sans reproche,  
Ces vers-ci ne sont point de ces gens-là !

ARMANDE

Mon Dieu !

Pourquoi ?

MOLIÈRE, *abattant son poing sur la table.*

Parce qu'ils sont superbes ! tête-bleu !  
Superbes ! là ! Faut-il que je vous les épèle ?  
Mais l'auteur ? qui ? le nom ?

ARMANDE, *ironique.*

Benserade ?

MOLIÈRE

Ou Chapelle ?

N'est-ce pas ? Un grimaud ! un ivrogne ! Jamais !  
Leurs guitares n'ont pas ces sons de lyre.

ARMANDE

Eh mais...

Vous voilà tout en flamme ! allons ! cette merveille,

*(Elle rit.)*

Riez donc ! c'est...

MOLIÈRE, *vivement.*

De qui ?

ARMANDE, *éclatant de rire.*

Du vieux père Corneille !

Là ! demandez pardon, jaloux impénitent !

Êtes-vous rassuré ?

MOLIÈRE, *il se lève, très sérieux.*

Je suis très mécontent !

*(Il marche avec quelque agitation nerveuse.)*

Eh quoi ! Monsieur Corneille a l'âge où les folies,  
Pour fleurir un peu tard, cessent d'être jolies !  
C'est un fort grand esprit et que j'estime haut,  
Mais l'emploi de Damis n'est plus ce qu'il lui faut !  
Damis, à soixante ans, c'est Géronte en personne !

Le cœur doit remiser lorsque le poil grisonne !  
 Et je dis que monsieur Corneille ferait mieux  
 De ne se point brûler aux flammes de vos yeux  
 Et de ne pas tant croire, en rimes alternées,  
 Que la valeur survit au nombre des années !

ARMANDE

Je pensais que son nom, monsieur, en vérité !  
 Noierait votre fureur dans un flot de gaité !

MOLIÈRE

Vous pensiez mal !

ARMANDE. *Elle s'assied à sa toilette.*

Corneille ! enfin ! c'est un antique !  
 Un buste poussiéreux, un débris de portique !  
 Un auteur défraîchi, dont la vogue a passé,  
 Et qu'écoute, en bâillant, un parterre glacé.

MOLIÈRE, *brusque.*

Le parterre est un sot !

ARMANDE. *Elle se lève, avec une grande  
 révérence.*

Et je suis une bête !

*(Elle se rassied.)*

Eh bien ! si vous voulez lui jeter à la tête  
 Cette admiration qui ne se peut tenir,  
 Soyez heureux ! votre poète va venir !  
 Car il vient, chaque soir, s'incruster dans ma loge,  
 Pour m'offrir un bouquet de critique et d'éloge !  
 Oh ! le bonhomme est peu terrible. Il s'assied là,  
 Et parle comme un livre... ennuyeux. Attila,  
 Néarque, Agésilas, Nicomède, Camille !

C'est tout un défilé de portraits de famille.  
 Et tandis que je me démaquille les mains,  
 Il prosterne à mes pieds ses Grecs et ses Romains,  
 Puis il s'en va dormir, ayant jasé sans trêve,  
 Heureux, dit-il, et sûr de me revoir en rêve.

*(Elle rit, puis.)*

Voulez-vous me passer ma poudre ?

MOLIÈRE, *il se lève et lui apporte sa poudre.*

Ce barbon !

*(A part.)*

Vous me paierez cela, monsieur Corneille !

*(On frappe.)*

ARMANDE et MOLIÈRE, ensemble.

Bon !

MOLIÈRE

Entrez !

#### SCÈNE IV

CORNEILLE, ARMANDE, MOLIÈRE, UN VALET.

*(Entre Corneille. Tout de suite, d'un élan affectueux,  
 il vient serrer la main de Molière.)*

CORNEILLE

Ah ! Poquelin ! Mes compliments !

*(A Armande.)*

Princesse !

A vos genoux ce cœur, qui se grévant sans cesse,  
 Vous aime aujourd'hui plus qu'hier, moins que demain.

*(A Molière.)*

Monsieur ! elle est si belle, Armande !

ARMANDE, à sa toilette.

Ce carmin

Tient aux lèvres !

(*Elle tend négligemment sa main à Corneille qui la baise.*)

Bonjour, monsieur Corneille !

CORNEILLE, à Molière.

Fée

Méchante ! de jeunesse et d'or ardent coiffée !

ARMANDE

Que dit-on de nouveau dans la ville ? à la cour ?

CORNEILLE

D'autres, sans doute, attraperaient le bruit qui court

Et le pourraient conter d'une façon civile...

Moi ! je ne suis ni de la cour ni de la ville.

Des choses qu'il advient nul ne m'entretient plus :

Je suis un vieux hochet, aux destins révolus,

Qu'on laisse dans son coin comme un meuble inutile

Pendant que le soleil sur les autres rutilé !...

(*A Molière.*)

Ah ! mon ami ! je suis vraiment bien aboli !

Bien oublié, bien mort et bien enseveli !

MOLIÈRE, froid.

Vos pièces, cependant...

CORNEILLE

Mes pièces ? on les chute !

Oh ! je descends, je le sens bien, de chute en chute !

Et je m'acharne ! et je nourris l'espoir dément

De réveiller, un soir, un applaudissement !

Ce « merci ! » des bravos m'était venu sans brigue :

Tout Paris pour Chimène eut les yeux de Rodrigue,  
Jadis ! Que ce jadis est loin, mon bon ami !

MOLIÈRE

C'est que vous ne donnez peut-être qu'à demi  
Votre âme à vos travaux ; que des pensers frivoles  
Encombrent votre esprit de turlutaines folles !...  
Seriez-vous pas, mon maître, amoureux ?...

CORNEILLE, *sans entendre.*

Non ! tenez !

On veut ma mort ! j'ai des ennemis acharnés.  
Je n'ai pourtant jamais persécuté personne.  
J'ai travaillé chez moi comme une cloche sonne  
Dans son clocher. Pourquoi Nicolas Despréaux  
Ce pion imprégné de l'odeur des préaux  
D'école, et qui jadis me faisait bonne mine,  
Sur l'autel du Bon-Goût veut-il qu'on m'extermine !

*(Il récite avec amertume.)*

*Après l'Agésilas*

*Hélas !*

*Mais après l'Attila*

*Holà !*

MOLIÈRE

Peuh ! c'est une épigramme !...

CORNEILLE, *vivement.*

Une injure cruelle !

Il m'abat, ce brocard d'un pédant de ruelle.  
Il me tue ! Eh ! pardieu, je sais ce que je vau !  
Et mon laurier chenu, près des lauriers nouveaux,  
Conserve trace encor de sa verdure première ;

Mais le soir vient, le soleil tourne ; adieu, lumière !  
 Je suis vieux, je suis pauvre, et les bontés du roi  
 Jugent, pour y frapper, mon logis trop étroit ;  
 L'hiver, je reste au lit, faute de bois dans l'âtre ;  
 C'est pourquoi Despréaux me ferme le théâtre  
 Et d'un bon mot méchant m'ôte mon gagne-pain.  
 C'est fait ! me voici mis plus bas que Turlupin.  
 Donc, pour que l'*Andromaque*, — une fort belle chose,  
 J'en conviens ! — soit le seul ouvrage qui s'impose,  
 On me saigne à la gorge, on me tire au manteau.  
 Une épigramme ? non ! c'est un coup de couteau !  
 Le trait est des plus noirs ! et monsieur Jean Racine  
 Pouvait bien triompher sans que l'on m'assassine !

## MOLIÈRE

Bon ! vous vous portez bien ! — Un mot vole ! on en rit  
 C'est une flèche. Il part, siffle, tombe, et périt  
 Parmi l'amas des mots chus dans l'oubli du monde.

ARMANDE. *Elle sonne.*

Vous permettez ?

*(Elle se lève et vient, passer devant les deux hommes.)*

*A Corneille :*

Je crois ouïr un lion qui gronde !

*(La porte s'ouvre. Paraît un valet du théâtre.)*

Jasmin ! ma chaise !

*(Le valet salue et sort.)*

Il est bien plus tard qu'il n'est tôt.

Messieurs ! je vais passer ma jupe et mon manteau.

A tout à l'heure...

*(Elle disparaît derrière le paravent.)*

## SCÈNE V

CORNEILLE, MOLIÈRE, ~~LE DERNIER MADRIGAL~~

MOLIÈRE

A ne rien celer, je présume  
 Un mal secret — outre Attila — qui vous consume,  
 Et vous recuit la bile et vous poigne le cœur.  
 Vous planez au-dessus d'un concetto moqueur !  
 Et, si le moindre accroc de la sorte vous blesse,  
 C'est qu'un germe est en vous de deuil et de faiblesse.  
 Vous voilà furibond, inquiet, douloureux :  
 Vous êtes amoureux !...

CORNEILLE, *avec éclat.*

Oui, je suis amoureux !

Mais j'en suis aise et c'est un tourment volontaire,  
 Car dans le caveau noir où je sens qu'on m'enterre,  
 Cet amour qui me perce et me griffe et me mord,  
 Cet amour seul me dit que je ne suis pas mort !  
 Seul ! il me tient debout ; et me prouve mon âme  
 Et me garde, sous tant de cendre, un peu de flamme !

*(La main sur l'épaule de Molière.)*

Avez-vous rencontré dans les bois, au printemps,  
 Un chêne millénaire et creusé par le temps,  
 Déraciné, perclus, ébranché, chauve et sombre,  
 N'enfantant plus de pousse et ne donnant plus d'ombre,  
 Si défeuillé qu'ayant leur bonheur à cacher  
 Les oiseaux de l'avril n'osent plus s'y nicher ;  
 Et sur ce tronc géant qu'a déserté la force,

N'avez-vous jamais vu surgir, trouant l'écorce,  
Un suprême regain qui verdit au ciel bon,  
Faible comme un dernier soupir de moribond ?

*(Grave.)*

Eh bien ! je suis pareil à ce chêne en ruine !  
Et cet amour chétif tremblant sous la bruine,  
Qui veille encore à l'heure où je vais m'assoupir,  
C'est mon regain suprême et mon dernier soupir !

*(Un silence.)*

Et puis, ne croyez pas à des choses banales !

*(Montrant ses cheveux blancs.)*

Il est très pur, le blanc des neiges hivernales.  
Si j'avais la jeunesse encore et ses attraits,  
Ami, celle que j'ose aimer, je la fuirais.  
Car mon âme est loyale, enfantine et romaine.  
Mais m'offrir sans espoir aux traits d'une inhumaine,  
Chérir mon mal qui fait éclore, pleur à pleur,  
Comme des fleurs dans le jardin de ma douleur,  
M'enivrer de ma peine, et bénir ma torture,  
Cela m'est bien permis, sans nulle forfaiture.  
Celle que j'ose aimer ne m'aime pas, ne peut  
Pas m'aimer ! Elle n'a, ni n'aura même un peu,  
De pitié. C'est une coquette insaisissable,  
Aux yeux changeants, aux nerfs méchants, au cœur du sable,  
Qui se raille de tous et s'amuse de moi.  
C'est pourquoi je me risque au périlleux émoi  
— Ma vieillesse, aussi bien que sa froideur la garde, —  
D'admirer son regard sans qu'elle me regarde,  
En lui disant des mots qu'elle n'entend jamais !

MOLIÈRE, *presque touché.*

C'est un supplice affreux !

CORNEILLE

Affreux ! n'est-ce pas ? mais

C'est une joie intense, une œuvre personnelle.

L'idole en qui j'ai foi, je l'ai créée en Elle.

En Elle, j'ai bâti, sans qu'elle en sache rien,

Un être harmonieux, parfait, aérien,

Dont, pour l'avoir conçu, mon esprit se parfume,

Vers qui montent mes chants comme un encens qui fume,

Ange que j'ai paré de toutes les douceurs,

Dont les trois Grâces, les neuf Muses sont les sœurs.

J'adore, en sa frivole enveloppe de femme,

Une âme imaginaire et fille de mon âme,

Faite de ma pensée et de mes sentiments.

Cette Illusion-là me charme par moments,

Et quand, duègne au poing dur, la Réalité change

Mon extase en chagrin, en coquette mon ange,

Qu'importe ! réveillé, meurtri, le cœur crevé,

J'aime de mon amour ce que j'en ai rêvé !

ARMANDE. *Elle avance la tête de derrière son paravent  
avec une certaine aigreur.*

Messieurs ! pardon ! Un verre d'eau, je vous en prie.

J'interromps brusquement votre galanterie,

Mais vrai ! j'ai soif après ce plaidoyer brûlant :

Le pathos vous plaît-il ? en voilà d'excellent !

CORNEILLE, *presque inconsciemment.*

Ah ! la réalité !

MOLIÈRE,

Où! c'est la fausse note?

*(A Armande.)*

Armande! taisez-vous. Vous êtes une sotte!  
Dépêchez!

ARMANDE

Je me hâte et preste! Dieu merci!  
Pour n'entendre plus rien du bruit qu'on mène ici.

*(Elle disparaît.)*

MOLIÈRE, *il hausse les épaules tristement;*  
*puis, à Corneille.*

Monsieur Corneille, un mot! Rendez-moi, — sans préface, —  
Un service.

CORNEILLE

A vous? moi? Que faut-il que je fasse?  
Je suis tout prêt.

MOLIÈRE

Il faut me sortir d'embarras,  
Et m'aider à porter ce que j'ai sur les bras.  
Le roi m'a commandé, pour la fête prochaine,  
(Je suis comme le chien, nourri, mais à la chaîne!)  
Un drame, aux purs sommets du sublime juché,  
Sur les amours mythologiques de Psyché.  
Un tel sujet est loin de ceux que je préfère,  
Et je viens vous prier de me tirer d'affaire,  
Vous qui parlez, avec des gestes radieux,  
La langue des martyrs, des héros et des dieux.

CORNEILLE

Ami ! je vous comprends. — Vos mains que je les serre.

*(Il lui prend les deux mains.)*

Vous voulez d'un peu d'or alléger ma misère

Et consoler d'un peu de gloire, mon orgueil.

Hélas ! il est trop tard. Je tente le cercueil !

Mes espoirs sont fourbus, je n'ai plus de courage.

Ma plume se romprait au début de l'ouvrage.

Croyez-moi, j'ai compris cet : « après l'Attila,

Holà ! » Je n'ai plus qu'à tomber et rester là !

MOLIÈRE. *Il tire de la poche de son habit le madrigal pris tout à l'heure à Armande. (avec intention.)*

Le jaloux qui fit hier ces vers, — sans forfaiture : —

*(Il lit.)*

« Je le suis, ma Doris, de toute la nature,

Les rayons du soleil vous baisent trop souvent,

Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent !... »

CORNEILLE

*(Il saisit brusquement le papier.)*

Qu'est ceci ?

*(Tandis que Molière poursuit, Corneille ne lève pas les yeux de dessus le madrigal, qu'il reconnaît trop, et semble en proie à une émotion grandissante à mesure.)*

MOLIÈRE

Ce jaloux est un poète encore !

Fécond comme un printemps, jeune comme une aurore !

Son génie est sans ride et sa verve a vingt ans !

Et lui seul pourra faire, en rythmes éclatants,

Chanter divinement pour la foule mortelle

L'immortel Enfant-Dieu qui nous tient en tutelle !  
 Donc ! quel qu'il soit, je veux qu'il m'aide, ce jaloux !

CORNEILLE, *avec une effusion attendrie.*

Ah ! Poquelin ! voilà votre vengeance, à vous !  
 Eh bien, soit ! Elle est belle et digne de deux hommes.  
 Elle vaut notre prix et dit ce que nous sommes.  
 J'accepte ce bienfait sans me faire prier,  
 Et je vais travailler comme un bon ouvrier.  
 Votre Psyché, c'est le Symbole des chimères,  
 Qui sont douces de loin et de près sont amères ;  
 C'est l'éternel roman qui toujours nous berna  
 Des rêves qu'on caresse et des espoirs qu'on a.  
 On n'a que le néant ; on caresse le vide,  
 Mais de l'Illusion le fuseau se dévide  
 Et, tant que prudemment nous tenons clos nos yeux,  
 Elle nous charme avec ses mensonges soyeux ;  
 Dès que nous les ouvrons, la bonne Erreur s'efface  
 Et la Réalité nous soufflète à la face !  
 Ce conte de Psyché, c'est notre vie à nous !  
 Comme un moine pieux copierait à genoux,  
 Sur les Saints parchemins un texte d'évangile,  
 Je transcrirai ton psaume, Illusion fragile,  
 Déesse Illusion ! fantôme aux jeux pervers,  
 Bonheur des yeux fermés, tourment des yeux ouverts !

*(Avec rondeur.)*

Pardieu ! je suis votre homme et qui vous en rend grâce,  
 Et pour sceller l'accord, ami !...

*(Embrassant Molière.)*

Je vous embrasse !

Je reçois fièrement cette charité-ci !

MOLIÈRE

C'est moi qui la reçois et vous en dis merci !

*(Ils se serrent la main.)*

ARMANDE. *Elle sort de derrière le paravent, elle est en toilette de ville, avec la haute coiffure Louis XIV et la mantille.*

Quel spectacle enchanteur ! quel touchant dialogue !

La casse et le sené volent. C'est une églogue !

Hé ! messieurs ! dans tous ces grandioses desseins

Qui génialement s'agitent dans vos seins,

S'il vous plaît ? quelle place héroïque ou folâtre

Réservez-vous à la coquette du théâtre,

*(Avec une révérence.)*

Votre servante ?

MOLIÈRE

En robe à la grecque, ô Psyché,

Vous aurez pour amant, par vos beautés touché,

L'Amour ! et vous direz des vers du grand Corneille.

CORNEILLE

Nos neveux connaîtront votre grâce vermeille :

Molière vous emmène à la postérité !

MOLIÈRE

Et Corneille vous hausse à l'immortalité.

*(Rideau.)*